

PHOTOGRAPHIE



© Bruno Boudjelal / Agence VU\*

# JOURS INTRANQUILLES

CHRONIQUES ALGÉRIENNES D'UN RETOUR (1993-2003)  
BRUNO BOUDJELAL

DU 9 AU 27 OCTOBRE 2013

LES  
BANCS  
PUBLICS  
\*LIEU D'EXPERIMENTATIONS CULTURELLES

La Friche Belle de Mai  
3<sup>e</sup> étage de la tour Panorama  
41 rue jobin - 13003 Marseille

**DU 9 AU 27 OCTOBRE 2013**

VERNISSAGE LE 11 OCTOBRE

**La Friche Belle de Mai**

3<sup>e</sup> étage de la tour-panorama

31 rue Jobin

13003 Marseille

**accès**

Transports

En bus : lignes 49 et 52, arrêt Belle de Mai La Friche,

Bus de soirée 582, circule entre 20h et 0h45

En vélo : borne vélo 2321 (rue Jobin)

En tram : Ligne 2, arrêt Longchamp (puis 10 min. à pieds)

En métro : Lignes 1 et 2, arrêt Saint-Charles (puis 15 min. à pieds)

Exposition accessible aux personnes à mobilité réduite.

**ouverture**

tous les jours (sauf le lundi) de 13h à 19h

vendredi nocturne jusqu'à 22h

Dernière entrée dans l'exposition une heure avant la fermeture.

**entrée**

plein 6€

réduit 3€

entrée gratuite les 19 et 20 octobre (*week-end Made in Friche*)

**commissariat**

Patricia Morvan / Agence VU' et Julie Kretzschmar

**scénographie**

Claudine Bertomeu

**coproduction**

Les Bancs Publics – lieu d'expérimentations culturelles  
et La Friche Belle de Mai.

**E**n mai 1993, je suis allé en Algérie pour la première fois pour y effectuer un reportage photographique sur Alger. Seulement, ce premier voyage en Algérie résonnait en moi d'une façon toute particulière. C'était la première fois que je foulais la terre où était né mon père et dont je ne savais rien jusque-là. En effet, mon père est algérien et ma mère est française, mais mon origine algérienne m'a toujours été cachée et jusqu'il y a seize ans, je n'avais jamais rencontré ma famille paternelle dont je ne savais rien. Je ne connaissais que le lieu de naissance de mon père, rapidement lu sur le livret de famille, mais cela suffit pour les retrouver, un jour de mai 1993, dans un petit village de la région de Sétif, où une rangée de femmes en pleurs m'accueillit par une volée de youyous ! Cette première prise de contact – malgré l'émotion des retrouvailles – se fit cependant dans des conditions difficiles liées à l'actualité de ce pays : prêches de Madani et Belhadj à la mosquée dite des Afghans à Belcourt, attentats et assassinats perpétrés sur tout ressortissant étranger, climat de suspicion et d'insécurité, « ninjas » sillonnant les rues d'Alger... C'est donc tout naturellement qu'à la quête d'identité s'est ajouté le regard documentaire posé sur l'Algérie que je découvrais alors et commençais à photographier.

Lors du deuxième voyage, je réussis à convaincre mon père de retourner voir sa famille qu'il avait quittée quarante-cinq ans auparavant sans jamais plus leur donner signe de vie. Ces retrouvailles furent pour moi l'occasion de faire connaissance avec une réalité qui était moins manichéenne que celle présentée par les médias. Je décidai alors de retourner régulièrement en Algérie malgré le fait que ce soit à ce moment là l'un des pays les plus difficiles à approcher. En effet, il était évident pour moi que je devais travailler sur le pays où est né mon père, où vit ma famille paternelle qui m'a si chaleureusement accueilli et ouvert son cœur.

Ainsi, au fil du temps et de mes différents voyages, un récit s'est progressivement construit mêlant narration et documentation ; un récit en images qui tente d'approcher une réalité fort complexe. Mais plus cette réalité est complexe, plus la diffraction des points de vue est intéressante. Ainsi l'autobiographique se mêle à l'écriture d'un journal photographique, sorte de carnet de bord où s'impriment mes impressions, sensations, pensées du moment ; et à une documentation sur la condition de vie des Algériens (la condition des femmes, la situation des jeunes, les réalités urbaines et rurales...) que je rencontre là-bas tout au long de mes journées, de mes errances quotidiennes en quête de vérité. Ce travail s'élabore pas à pas, chaque voyage est une pierre participant à l'élaboration de l'édifice final pourtant forcément fragmentaire.

Bruno Boudjelal

**I**l ne s'agit ni de montrer, ni de démontrer. Ni de décrire, ni de prouver quoi que ce soit, ni de simplifier une situation complexe, ni de faire semblant de comprendre tout et d'en rapporter des images exemplaires.

Il s'agit, d'abord, de photographier, dans un des pays où l'exercice de l'image est le plus difficile qui soit, à la limite de l'impossible.

Mais il s'agit, peut-être et surtout, de dire, simplement, avec évidence et modestie, comment une histoire personnelle croise l'Histoire avec un grand H. Comment un destin ordinaire, une pratique identitaire, une réflexion sur la photographie tissent, au-delà des anecdotes factuelles, la nécessité de réaliser des images en Algérie.

Algérie, trou noir et mauvaise conscience française, Algérie des massacres, des disparus, des politiques tortueuses et des civils victimisés. Algérie, aussi, qui est, pour Bruno Boudjelal, le pays des origines, connu tard dans sa vie.

Depuis cinq ans se croisent la nécessité de savoir qui il est et l'impérieuse nécessité de témoigner, fût-ce par des images volées, d'une situation qui met en danger tout et chacun.

Témoigner ne signifie pas enregistrer la litanie des malheurs, mais dire avec sensibilité, en noir et blanc et de plus en plus en couleurs comment un individu peut se situer dans une tourmente qui met en cause l'identité qu'il tente de reconstruire de part et d'autre de la Méditerranée.

Des impressions, des séries d'impressions, de rues désertes en cafés clandestins, de lieux de massacres passés en quotidien des femmes aujourd'hui nous proposent avant tout de nous questionner sur le pourquoi d'une horreur aussi proche, sur la volonté de vivre d'une jeunesse ballottée entre désespoir et combines.

Dire « je », relativiser le point de vue et assumer sa singularité, affirmer que l'on se trouve confronté à une tourmente qui, bien au-delà des faits interroge la nature profonde de chacun est, certainement, la dimension a plus exemplaire du « témoignage engagé ». Sans pathos, sans appel aux bonnes et mauvaises consciences, savoir dire : « J'ai vu cela, je vous le montre », évoquer plutôt que décrire, reconnaître que l'on est inscrit, malgré soi, dans une histoire qui dépasse l'individu, voilà ce qui fait certainement aujourd'hui la grandeur d'un témoignage qui cherche davantage à poser des questions qu'à donner des leçons. En cela, Bruno Boudjelal est évidemment exemplaire.

Christian Caujolle

*journaliste, critique photo, co-fondateur de l'Agence Vu'*

Cinq volets composent l'exposition :

VOYAGES À SÉTIF (1997-1999)

L'ALGÉRIE D'EST EN OUEST (2001-2003)

BENTALHA, LES LIEUX D'UN MASSACRE (2002)

LE MUR DE LA CORRESPONDANCE

CARNETS

## VOYAGES À SÉTIF (1997-1999)

J'ai toujours été persuadé d'être d'ici jusqu'à un jour de mai 1993 où je me suis retrouvé en Algérie. J'étais parti là-bas avec une totale méconnaissance de ce qui s'y passait. Je voulais effectuer une traversée du pays d'est en ouest et tenter de retrouver ma famille. Mon père, avec qui j'avais rendez-vous la veille de mon départ afin qu'il me donne des renseignements, ne vint pas.

Je débarquai donc à Alger avec dans ma poche le nom du village où était né mon père et l'adresse de la cousine d'une amie, trop effrayée de me voir débarquer seul sans savoir où aller. Je me suis retrouvé à El Harrach, une banlieue d'Alger d'où, tous les jours, je prenais le train pour me rendre en ville, soudain plongé dans un monde en folie : fouilles et contrôles policiers incessants, « Ninjas » armés sillonnant Alger dans leur 4x4, bruits d'explosions et de tirs armés la nuit. Ne connaissant que le lieu de naissance de mon père, je me suis finalement retrouvé, un jour, dans un petit village de la région de Sétif, entouré de femmes en larmes, bouleversées de voir, quarante ans après le départ de mon père, son fils frapper à leur porte.

Quelques jours après cette rencontre, mon père m'a téléphoné, chez ma tante, à Sétif. Après quelques mots, je lui ai passé sa soeur, Nouara, à qui il a parlé pour la première fois depuis si longtemps. De retour en France, j'étais totalement bouleversé d'abord d'avoir retrouvé les miens, mais aussi d'avoir été confronté à cette violence que je ne pouvais m'expliquer.

durant les trois années qui ont suivi, je n'y suis pas retourné, allant jusqu'à me désintéresser de l'évolution de la situation là-bas à tel point que j'en étais venu à me demander si je n'avais pas rêvé ce voyage. C'est au cours de l'automne 1996 que mon père et moi avons décidé de retourner là-bas ensemble.

Quelques jours avant le départ, je commençai à ressentir une certaine appréhension. Étaient-ce les dires de notre famille, de nos amis qui, apprenant notre départ, essayèrent de nous dissuader de partir, nous rappelant toutes les informations alarmantes relatées par la presse, les radios ou les télévisions sur l'Algérie ? Étaient-ce tout simplement les nombreuses inconnues que comportait ce voyage ?

Était-ce parce que, pour la première fois, mon père et moi partirions seuls ensemble ? ou était-ce tout simplement mon imagination qui amplifiait les dangers ? Ce voyage fut l'occasion pour mon père de replonger dans son histoire mais aussi dans la mienne. Je me souviens de son malaise vis-à-vis de moi quand ses soeurs l'ont appelé par son prénom réel, Lemaouche, alors qu'il avait toujours exigé de moi et des autres que nous l'appelions Jean-Claude. Je m'aperçus que les quarante-cinq ans que mon père avait passés en France l'avaient rendu totalement amnésique. J'appris qu'il avait un frère et

qu'il ne savait même pas que celui-ci était mort torturé par les français. C'est lors de ce séjour que je me suis rendu compte que mon destin était lié à l'histoire de mon père et par là même à celle de l'Algérie. Mon père m'apprit qu'à ma naissance, il était parti et que mon grand-père, ne supportant pas que sa fille soit enceinte d'un jeune Algérien, en pleine guerre d'Algérie, me retira à ma mère et me fit placer pendant plus d'une année dans un institut pour enfants illégitimes.

Quelle révélation ! J'ai longtemps eu le sentiment d'avoir vécu une enfance tranquille et solitaire et soudain un petit pan de mur, celui de mon enfance, s'écroulait. Ce fut alors que ressurgirent violemment en moi quelques réminiscences du passé : mes camarades de classe au collège me surnommant Mohamed ou bien mon grand-père expliquant à mon père que je dois être français pour effectuer un voyage scolaire en Angleterre alors que mon père pensait qu'il serait bon d'attendre que je sois adulte pour choisir et moi, entre eux deux, pleurant et les suppliant de ne pas être algérien alors que je ne savais même pas ce que cela signifiait.

Lors du second voyage effectué avec mon père en novembre 1997, il donna une fête pour son retour. Ce séjour se déroula dans un contexte très particulier, il venait juste après les grands massacres de l'automne et l'atmosphère était extrêmement tendue. Je me souviens de mes cousins et cousines se disputant pour décider dans quel village aurait lieu la fête de mon père. Faisant remarquer à ma cousine que peu importait le lieu, elle me répondit : « Détrompe-toi ! C'est très important car en Algérie, les nuits sont particulièrement noires ! »

A l'aéroport, mon père se fit durement sermonner. Le douanier lui reprochait de voyager avec un passeport français et donc de ne plus rien avoir à faire en Algérie. Après cet incident, mon père n'est plus jamais retourné là-bas. Quant à moi, je dus rester 15 jours de plus en Algérie car j'étais bloqué à cause des papiers militaires. Par la suite, je décidai de continuer mon travail sur l'Algérie mais uniquement autour de ma famille. J'ai très longtemps pensé que c'était un choix délibéré de ma part d'avoir cette approche mais avec du recul je m'aperçois que le seul endroit où je me sentais en sécurité était la famille et que j'avais peur de me confronter au reste du pays comme j'avais pu le faire en 1993. C'est Hamida, une amie algérienne que j'ai rencontrée à Paris et qui a vécu plusieurs années en Algérie qui m'a proposé de la rejoindre à Alger alors qu'elle y effectuait un séjour au cours de l'été 1999. C'était la première fois depuis six ans que je voyageais de nouveau seul dans ce pays.

Bruno Boudjelal

## L'ALGÉRIE D'EST EN OUEST (2001-2003)



Cette série recouvre l'ensemble des voyages que j'ai effectués en Algérie après 1999.

Après ce séjour de 1999, j'ai à nouveau essayé d'aller partout où je le pouvais ; mais voyager en Algérie est, à chaque fois, une expérience douloureuse et difficile. Elle frôle l'indicible. J'ai toujours l'impression de tomber dans un gouffre sans fond d'où jamais je ne sortirai.

Ces allers-retours, même si je ne suis plus avec la famille, sont autant de liens qui se tissent entre ici et là-bas, entre mon histoire et celle de l'Algérie, entre l'autobiographie et la photographie ; autant de traversées, de tentatives pour aller au-delà d'un brouillage du réel, d'une opacité apparente.

une approche tout en contradictions qui oscille entre ombre et lumière, avec aussi le passage du noir et blanc à la couleur.

J'ai, entre autres, effectué au printemps 2003 une traversée de l'Algérie d'est en ouest. C'était un projet ancien que j'avais voulu effectuer en 1993

mais auquel j'avais dû, à l'époque, renoncer devant la folie meurtrière que connaissait le pays. Le voyage a duré 25 jours et je suis parti de la frontière tunisienne

pour me rendre sur la frontière marocaine.

Ce voyage était géographique, bien sûr: les montagnes de Kabylie, la plaine de la Mitidja, Alger, le centre, l'oranaï... il était aussi l'occasion d'aller à la rencontre des gens qui font ce pays, de voir ce qu'il advient d'eux et de connaître leurs espoirs.

J'ai également profité du calme relatif que connaissait le pays pour me rendre dans les zones (région Centre, Mitidja, région ouest) où le terrorisme avait présenté ses formes les plus violentes : grands massacres, arrestations arbitraires, disparitions, etc. dans ces lieux, les populations ont été prises en tenaille entre la violence des groupes armés, l'arbitraire et la terreur des forces de l'état.

C'est lors de ce séjour que j'ai senti que mon travail en Algérie, tout du moins sous cette forme, prenait fin.

Bruno Boudjelal

# BENTALHA , LES LIEUX D'UN MASSACRE (2002)

Dans la nuit du 22 au 23 septembre 1997, au cours d'une nuit d'horreur, plus de quatre cents personnes ont été massacrées à Bentalha. Lors de mes séjours en Algérie qui suivirent ce massacre, j'ai souvent pensé à me rendre sur ces lieux. Mais cela ne se fit pas, par manque de courage ou de peur de ne pas trop savoir quoi y faire.

C'est par une journée pluvieuse d'avril 2002 que mon ami d. m'emmena à Bentalha. Le ciel était gris et menaçant. J'étais nerveux. Soudain, je vois le panneau «Bentalha». Je sors mon boîtier et fait quelques photos à travers le pare-brise. Nous roulons dans le quartier où s'est produit le massacre. Le temps me semble suspendu et les gens comme figés.

d. me propose de me rendre dans une de ces maisons où ils ont massacré des personnes. Nous nous arrêtons devant une grande bâtisse en construction. on ne semble même pas nous remarquer : cette femme assise dehors,

cette fillette jouant derrière cette porte ou ces deux hommes endormis par terre.

d. me conduit dans la cour où ils ont égorgé neuf personnes... tout à coup un jeune garçon vient nous chercher : «il vous faut partir, la police arrive.» En rentrant sur Alger, je pris conscience que nous n'étions restés qu'une vingtaine de minutes et que j'avais fait une quinzaine d'images, sans même cadrer ni réfléchir. de retour en france, pendant longtemps, je me demandais si ce sentiment d'avoir été «au cœur des ténèbres» était le fruit de mon imagination ou non. Et c'est bien plus tard, en développant ce film de Bentalha, que je vis que les choses que j'avais ressenties existaient bel et bien. Les quatorze images ici présentées disent cette expérience.

Bruno Boudjelal

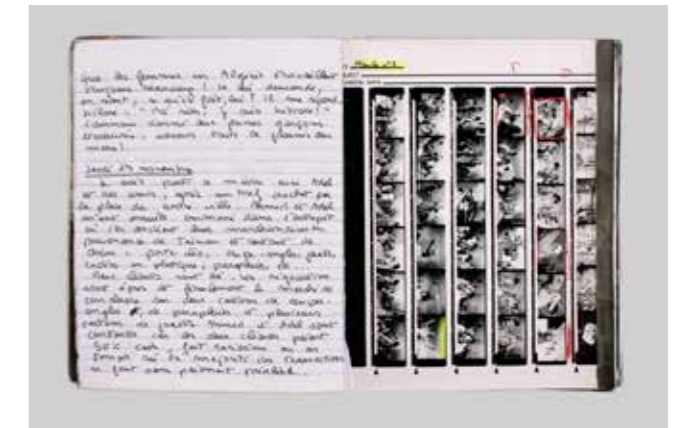
# LE MUR DE LA CORRESPONDANCE

Depuis sa première venue en Algérie en 1993, Bruno Boudjelal entretient une correspondance régulière avec sa tante sétifienne, Nouara. De cette relation, le photographe en a gardé toutes les traces et n'a jamais cessé de le faire.

Cette conversation épistolaire retrace morceaux par morceaux et années après années, la rencontre avec cette famille qu'il faut apprendre à connaître dans l'Algérie de la décennie noire puis dans l'Algérie d'après et celle d'aujourd'hui. De ces échanges personnels transparaissent les empreintes que cette relation continue de laisser dans la vie du photographe.

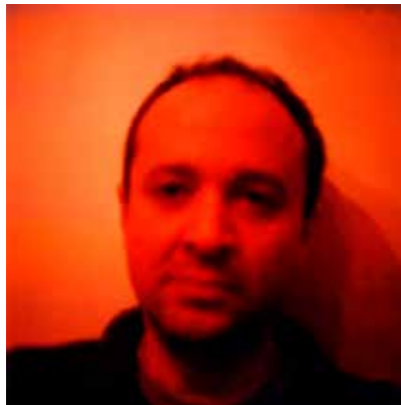
Alimentée au gré des nouveaux échanges, cette collection croise écrits, photographies et vidéos au format super huit.

# CARNETS (1993-2003)



## BRUNO BOUDJELAL

Né en 1961 à Montreuil.  
Vit et travaille à Paris et en Afrique.



Autoportrait © Bruno Boudjelal

*Français d'origine algérienne, il pratique la photographie comme un mode de vie qui interroge sans cesse sa propre identité et nous confronte à la nôtre.*

*Lorsque son père décide de retourner en Algérie, il l'accompagne et découvre à la fois un pays, une famille, un monde traversé de violences, des paysages qui lui parlent et des individus avec lesquels il dialogue sans savoir vraiment comment se situer. De là dix années d'exploration très personnelle de l'Algérie, entre carnet de voyage et témoignage, qui vont l'amener à passer du noir et blanc à la couleur, à assumer de plus en plus le fait que son*

*point de vue n'est que subjectif, marqué par son histoire personnelle, mais curieux de mettre en perspective le quotidien et l'Histoire.*

*Lorsqu'il décide que ce travail en Algérie est terminé, il le structure sous forme d'exposition, de projection et de livre, puis décide de se concentrer sur l'Afrique.*

*Tendu entre deux continents, entre deux cultures, il est simplement généreux et revendique sa capacité à comprendre et à transcrire une complexe problématique entre le Nord et le Sud.*

Christian Caujolle

## LES BANCS PUBLICS

**L**ieu atypique installé dans une ancienne salle de boxe transformée en espaces de résidences d'artistes et en salle de spectacle, les Bancs Publics - lieu d'expérimentations culturelles sont implantés dans le quartier de la Belle de Mai à Marseille depuis 1998.

Dans l'élan de leur quinzième saison, les Bancs publics poursuivent un travail de coopération artistique à l'international et accueillent des artistes et compagnies locales en résidence.

Dans un double mouvement qui, du voisinage au lointain, accompagne des artistes à proposer des écritures contemporaines pour réinventer un espace du commun avec les publics, dans le lieu ou en dehors, à Marseille et dans l'espace méditerranéen.

L'exposition *Jours Intranquilles* est présentée à l'occasion des Rencontres à l'Échelle, manifestation annuelle produite par Les Bancs Publics dont la huitième édition a lieu du 6 octobre au 16 novembre 2013. La Friche Belle de Mai accueille et coproduit cette exposition dans le cadre d'un partenariat chaque année renouvelé.

[www.lesbancspublics.com](http://www.lesbancspublics.com)

[www.lesrencontresalechelle.com](http://www.lesrencontresalechelle.com)

### CONTACT PRESSE

Benoît Paquetteau

04 91 64 60 00

[contact@lesbancspublics.com](mailto:contact@lesbancspublics.com)

